

Boris Engelson
Genève

L'étymomanie

Démence sénile précoce ou maladie infantile tardive?

Etymomanie? Wie? Heisst es nicht Etymologie? Die Frage macht Sinn. Allerdings geht es in diesem Beitrag um die Etymologie als Manie, also um eine Art epidemische Krankheit, die es zu behandeln gilt. Dazu braucht es eben auch einen Impfstoff... Auf eine weitere Zusammenfassung verzichten wir bewusst, denn manche Überraschung wartet auf die neugierige Leserschaft. Viel Spass!

Adam et Eve vécurent exempts d'étymologie... jusqu'à ce que pousse au Jardin d'Eden la première racine. Fini, «l'éternel» bonheur, car toute racine porte en germe le temps, source de bien des soucis. Adam et Eve, voyant la pêche tomber d'un arbre issu d'une racine sortie de la graine, pressèrent Dieu de questions: «Qu'y avait-il avant l'Eden?»... «Es-tu aussi sorti d'une graine?»... «L'arbre poussera-t-il au-delà du Ciel?». Nul doute, arrivé au Paradis par le bas, ce parasite «étymo radix» était l'arme biologique de Satan. Depuis la Chute sur Terre, «étymo radix» a causé la plus sournoise des maladies de civilisation: le délire passéiste, ou «étymomanie». Cet article va décrire sa pathologie, ses premiers symptômes et son évolution, les groupes à risque et, pour terminer sur une note d'espoir, les premiers pas en direction d'un vaccin. Cette schizophrénie connaît deux formes, selon qu'étymo radix se loge dans l'oreille à l'école ou dans l'œil à la retraite.

Le bébé est «sein»

Les nouveaux nés, comme les premiers hommes, ne sont pas porteurs d'étymo radix, et semblent même immunisés contre ses agressions. Ainsi une mère peut sans danger nourrir son enfant de l'érudition la plus malsaine: si, en lui tendant son sein, elle informe le petit que «maman» et «mamelles» ont même racine que «matière», le lardon aura tout de même son renvoi d'air. Si elle ajoute que «bébé» est un anglicisme, porté d'abord par le nain du roi Stanislas, et entré dans notre langue à la fin de l'Ancien Régime... le rejeton ne déviara pas de son «b... b... b» qui semble bien être l'origine première

de «bébé». De ses «b... abines», il montrera qu'il veut «b... oire» son «b... iberon», et avec le temps, ce «b... abil» deviendra «bobo!».

Le poisson a-t-il la poisse?

Tant que l'enfant est au berceau, ou à l'école primaire, il est protégé contre le deuxième degré des mots, toujours mauvaise langue. C'est dans les classes peu salubres du secondaire inférieur que l'élève risque sa première contamination. Même avant les premiers cours de latin, des maîtres signaleront qu'un «désastre» survient sous un mauvais «astre», expliqueront que la «mode» doit sans cesse se «modifier», ou que la «rougeole» et la «scarlatine» se distinguent mieux à l'œil qu'à l'oreille. Le prof de science confirmera la chanson avec la «plante» du pied qui aide à «planter» les choux. Le prof d'histoire rappellera que le «Tsar» comme le «Kaiser» sont des avatars de «César». Comme Pénélope cent fois sur le métier se remettant à l'ouvrage «textile», l'élève cent fois sur son cahier raturera ses «textes». Mais c'est sans parole, en voyant le prof sur l'estrade brandir le «manuel» dans sa «main» d'un geste «menaçant» que le cancre comprendra – pour une fois le premier – le point commun entre les trois termes. Une fois infecté, le pauvre chérubin deviendra vieux légume avant l'âge, l'esprit encombré du passé. Une «démence» précoce aiguë. Mais par chance, il y a une majorité de cancre, qui peinent autant à ranger les mots en ordre logique qu'à mettre leurs jouets dans leur coffre. Ces têtes d'oiseau enrichiront d'autant mieux leur lexique qu'elles collectionneront les termes comme un vacancier

Satin (ebenso in den anderen Sprachen) erinnert an den ehemals bedeutenden Ausfuhrhafen in der chinesischen Provinz Fukien (heute Fujian), den Marco Polo Zaitum nennt und die arabischen Händler Zaitûn, Adjektiv zaitûnî, woraus spanisch *aceituni* wurde, davon französisch *zatonny*, italienisch *setino* unter Einfluss von *seta* (Seide), die auf demselben berühmten Weg nach Westen kam. (Später transkribierten die Europäer den Namen der Stadt als Tseu-tung, darauf als Tsinkiang, heute heisst die Stadt Quanzhou. Viele chinesische Städte haben im Verlauf der Zeit den Namen geändert – und somit hat auch Satin seine Wurzeln verloren...) Und der Name *Gaze* (fr. *gaze*, engl. *gauze*) kommt von der Stadt Gaza... Doch halt, es wäre gut, wenn die Etymologen manchmal Kulturhistoriker beizögen. In Gaza wurde das Gewebe nicht hergestellt. Der wahre Ursprung des Worts scheint arabisch *qazz* (aus dem Persischen) zu sein, was "Flockseide" bedeutet.

(*Curiosità linguistiche*, 3-4/2003)

ramasse des coquillages... pour leurs jolies couleurs. Double avantage: les brise-fers ne sauront pas que le «bâton» est l'outil des «bâisseurs», ni que le «clou» précède la «clé». Même des évidences, comme le lien entre «veine» et «veinard» leur échapperont, sauf le temps de faire un calembour.

Claquer la joue n'est pas jouer

Heureux les simples en esprit: à la maison, si ses parents sont incultes, le môme pourra «gouter» au retour de classe sans trop y regarder au «gout», «déguster» une «tartine» sans la comparer d'emblée aux «tartes», manger du «jambon» sans contrôler s'il vient bien de la «jambe». Il mangera avec plaisir son «potage» sans croire qu'il faut du «pot» contre un tel «poison». Et il préférera ronger des «os» ou une «côte» que s'extasier en mangeant des «huîtres» («l'ostréiculture» prend la coque pour un «os»). Ignorance salutaire, il ne prendra pas la gueule ouverte du «félin» pour un sourire de «félicité». Il ira au «spectacle» sans se rendre compte qu'il devient un bon «spéculateur» sinon un honni «inspecteur». S'il savait que «école» voulait d'abord dire «récré», il n'irait plus au cours qui détruit la «créativité»! En tout cas, pas tant que le «savoir» n'aura pas retrouvé sa «saveur»... ni que la «science» cesse de «scier»... le caramel. Il n'hésiterait plus à réclamer les droits de l'enfant: les adultes pourront toujours lui répondre qu'un «enfant» est «celui qui se tait». Pour l'instant, donc, ce junior garde ouvertes toutes les options de la vie, à l'inverse des seniors gradés qui consacrent la leur à un seul mot: prêtres mariés au bon «dieu» au point de tordre les caractères chinois pour essayer de le nommer sans le péché de le dessiner; ou banquiers qui vivent pour «l'argent» et dorment dessus (même si les mauvaises langues disent que les banquiers parlent moins d'argent que les artistes). Il sera bien assez tôt, quand l'enfant devenu adulte

sera «spécialiste», pour vendre son âme à de tels loges.

Terrassé par la foudre

C'est ainsi que chaque nouvelle génération vit heureuse pendant la moitié de sa vie, si elle a échappé à la démence sénile précoce contractée trop souvent dans les établissements d'enseignement. Mais cette santé resplendissante n'est pas garantie à vie pour tous. Certains événements affaiblissent d'un coup la capacité immunitaire de l'individu, comme le coup de foudre. Si le mariage est le fruit d'un malentendu, le divorce fait d'un coup prendre conscience que les «conjoints» sont liés par le «joug», et que la «passion» était à l'origine un «supplice subi par un martyr». A partir de cet instant, ce n'est pas juste la perception de l'ex conjoint qui change, mais, de proche en proche, celle de tout le dictionnaire. On comprend dès lors que les «espoirs» de bonheur se projettent sur les «épis», que vivre à deux pour avoir une «béquille» est «imbécile», que «finaliser» le mariage a ses incidences «financières», que «payer» une pension peut «pacifier» les rapports... Quant aux «habits» «habituels» des «habitants», ils doivent beaucoup au verbe «avoir», comme le «b» au «v». Les tabous tombent les uns après les autres, et «forniquer» saute aux yeux comme «enfourner» ou avoir le cul chaud comme un «four». Et on n'ose trop creuser la question du «matelot», qui même au pied du mât doit - sans circonflexe - partager le «matelas» de ses aînés.

L'étymo bat l'archéo

Laissant le matelot à son triste sort, l'étymomane ouvre des yeux de plus en plus grands et carrément ébahis sur le passé. Puis, plantant sur son balcon des etymo radix qu'il fume en douce, il rêve de faire concurrence

déloyale aux historiens. Il découvre que le «rival» témoigne de l'âpreté de la lutte pour l'eau le long des «rives» antiques, qu'un «hôte» était souvent du même coup un «otage» comme Hermann et Attila, que jadis le «mendiant» était un infirme qui ne pouvait «s'amender» pour travailler, que la «vitre» est cousine du «vent» comme dirait le souffleur de «verre». Là, il est mûr pour la dernière ligne: on savait déjà que la «morale» était affaire de «mœurs» petites bourgeoises... sa traduction en grec «éthique» - qui a le même sens - ne faisant que déplacer le problème. De droite ou de gauche, l'éthique? ça dépend si on tient le crachoir face au parlement ou si on est sur les bancs des députés! En tout cas, la «droite» se méfie tant de la «gauche» que ce mot, en français comme en espagnol, a été emprunté à des langues barbares. Et le mariage, est-il moral? La fête «nuptiale» où les «nubiles» font la «noce» vient du voile «nébuleux» que portait la mariée bien avant Mahomet. Mais le pire est à venir, en matière de morale politique: la «statistique» est «étatique», le parfait «défunt» est le «fonctionnaire», et le «pirate» et «l'expert» partagent «l'expérience». En plus, la «vertu» est toujours «virile», le «travail» est une «torture», le «prestige» va jusqu'à la «prestidigitation», et l'ouverture à l'Autre en traversant le «gué» amène la «guerre». Prélude au happy end du métissage: en Allemagne surtout, pays de tous les peuples... «alle mann».

Peser le pour et le contre

Au comble de son étymomanie, le néophyte foncera sur les faux amis avec la cécité des amours trop longtemps contrariées. Il verra dans le «boucher» un roi de la «bouche» sinon du «bouchon», alors que le mot vient de «bouc», et pensera qu'une «porte» est «portée» par les gonds depuis son invention, tant qu'elle n'est pas «dévergondée». Il croira que des moines

s'intoxiquèrent à «l'antimoine», alors que ce composé rarement trouvé pur est donc «anti monos», ennemi de l'unique. Il cherchera les «épingles» dans les meules «d'épis» et des «épines» dans les «épinards». La contamination tardive par «etymo radix» - contracté dans sa forme chronique à l'âge de la retraite en faisant des mots croisés - se diagnostique à l'apparition de symptômes infantiles: les dictionnaires du rayon supérieur à la bibliothèque feront saliver le malade comme des confitures au sommet d'un buffet. Origine des prénoms... des toponymes... du vocabulaire scientifique ou financier. Il cherche fébrilement pourquoi les Espagnols préfèrent la monnaie pesée comme une «Peseta» quand l'Allemagne vénère plutôt la monnaie frappée comme le «Mark». Il s'étonne soudain que sur des montres vendues à Disneyland, les oreilles de «Minie» battent les secondes plutôt que les «minutes». Il s'inquiète pour l'avenir de son portefeuille quand il comprend que la «croissance» dure le temps d'un «croissant» de vieille lune. Longtemps sûr que sa langue française lui permet de tirer de son «ordinateur» bien plus que l'Américain de son «computer», il déchanté en rencontrant toute la famille «puter»: «supputer», c'est en somme «suspendre» pour «peser» en «compensant» sur l'autre plateau de la balance, bref, c'est «penser». Jusque là rétif face aux langues étrangères, le patient tardif se lance à corps perdu dans les racines - et autres radis - des «races» exotiques, et n'a aucune peine à retenir les termes russes de «naître», «parents», «nation»... qui ont tous du «ras» ou du «rad» dans leur moteur. Quant à «kamen» (la pierre), c'est le bon sens même: on ne va pas construire une «cheminée» (ni même un «chemin») en papier! Alors l'étymomane se met encore une fois à divaguer, imaginant des scènes préhistoriques, et tentant de deviner dans quel ordre se firent les mutations techniques: le mur avant la cheminée, ou le toit avant

le mur? Un «arbre», en tout cas, est un «abri» naturel, contre la pluie pour le singe déchu et contre les lions pour le singe poilu.

Le plafond n'est pas au fond

Résumons la progression de la pandémie: elle commence par de simples frissons face au vocabulaire de base, puis attaque les valeurs morales, inverse ensuite le sens du temps... et va enfin saper le haut par le bas. L'étymomane ne sait plus si, pour «monter», il doit se geler sur les «monts» comme les dieux «dominant» le monde de leur olympienne «éminence», ou s'il doit se pencher vers les «bas» qui ont longtemps distingué la «piétaille» (qu'on «piétine») des gens de rang «élevé». Paniqué, le patient court alors vérifier l'origine de «haut», «ascenseur», «sommet», «vertical»... il juge prudent de commencer par le bas: un «lac» est une «lacune» du sol, comme le savent bien les habitants de «Lagos», heureux encore d'«émerger» des eaux saumâtres. Mais dès qu'il cherche à s'éloigner des profondeurs, l'étymomane glisse sur l'échelle: il trouve certes logique qu'on «assomme» les autres grimpons en frappant au «sommet» du crâne. Mais la «somme» d'une addition lui fait soudain se demander s'il ne s'est pas trompé de calcul: jadis, on additionnait de bas en haut, comme on empile des feuilles. Dernier acte, au seuil de l'au-delà, l'étymomane ne sait même plus à quel dieu se vouer...

Je Sem pour Japhet

Car de fil en aiguille et de mot fils à racine mère, on retrouve derrière «haut» la forme «alt» (et donc léger, aliment, altérer et désaltérer), et au bout de cette longue quête... «el»! Mince... les dieux qui brillent au «ciel» sont-ils «altiers»... et bilingues? «Eloïm»... «(Al)-Illa»... «(Ani)-Baal»! Sem comprend-il encore son frère ger-



main? Tertre à «Tel-Aviv»... mont au «Djebel» d'où Tariq prit l'Espagne... porte du ciel à «Bab-El». Faux amis, crient les sémitologues, car «El Al» qui va «vers le haut» rime dans notre écriture, mais en vieux sémite, avant le «L» commun aux deux mots, il y a des cornes pointées («Aleph») pour «El» et des bras levés («Ayin») pour «Al»: «Ciel! Une vache ailée», traduirait un mécréant. Il y a tout de même du louche entre les «billes» de bois dont on fit les maisons quand on se lassa des huttes, et la «bayit» (maison) qui forme la deuxième lettre de l'alphabet sémite. Jérusalem étant prise, la Grande Muraille n'a qu'à bien se tenir... un auteur a même écrit un livre sur la parenté du gaulois et du chinois: cette fois, ce sont les points cardinaux qui sont tout désorientés. Trouver un vaccin contre l'étymomanie est donc une urgence de santé publique. L'étymo radix présente de graves dangers non seulement pour le porteur, mais pour tout son entourage. En effet, d'un point de vue purement acoustique, l'étymomane semble parler le français, et même un français particulièrement distingué. Mais au-delà de la phonétique, sa sémantique, à force de chercher le sens premier des

choses, est celle d'un pithécantrophe. Et au moment où, charmé par la mélodie de ses propos, vous endormez vos réflexes de survie, il vous saute dessus et vous assomme avec un argument massue. Ainsi se trouvent élucidés bien des délits attribués à tort aux lacunes scolaires des jeunes ou à la rancœur oisive des vieux.

La vache a besoin d'herbe

A ce rythme, calculent des experts, les malades seront au big-bang avant le big crunch, prenant le savoir avec eux et privant le monde sain de sa propre fin. Mettre au point un «vaccin» est donc à l'ordre du jour sans attendre hier ni même avant-hier. C'est ce qui a poussé des chercheurs à synthétiser un sérum rouge et vert, deux couleurs qui règlent tout: étymo radix est un germe végétal et homo sapiens a le sang animal. La boucle est bouclée: ce sérum empêche le légume de végéter dans le passé, et lui rend une faim animale de la fin des histoires. Comme l'a si bien dit en sanscrit une vache non «vaccinée», le «végétal» est ce qui «veille» avec «vigueur» droit dans ses bottes, tandis que l'animal est ce

qui «souffle» avant de souffrir dans la glaise sans un instant pour manger. Bref, pour la plante qui «pousse» sans fin jour et nuit, le passé est en bas et l'avenir en haut, alors que pour l'ange déchu tombé de l'arbre généalogique, le passé est en haut et l'avenir en bas. Tôt ou tard à force de creuser le long des racines, l'étymomane va tomber sur le premier mot, qui n'est sans doute qu'une simple onomatopée, comme le confirme l'origine du mot «mot»... sorte de «murmure». Reprenant alors - grâce au vaccin - son souffle «animal» (puis acquérant de la bouteille pleine d'«esprit» et saisissant une lampe brillante de «génie»), il regrimpera l'arbre des langues depuis le verbe originel jusqu'au dernier mot. Avant que les machines à traduire épuisent toute langue maternelle, et que le web mette l'ultime mot clé sous le tapis «d'entrée»... ce mot qui condensera tout le savoir du monde et nous dispensera de parler. Exterminé alors, le langage? Non, juste repoussé dans l'au-delà: «ex terminis». Bigre, même les racines ont une âme!

Boris Engelson

né à Genève, il a d'abord cru trouver dans l'objectivité des sciences dures un refuge contre le malentendu, mais il dut admettre après des années d'études qu'il n'entendait rien aux harmoniques (mathématiques)! Après quoi il alla voir ailleurs si le malentendu y était aussi: la quinzaine d'années passée loin de sa ville natale (cinq en Orient et cinq à Paris, puis deux à Zürich et une en Ukraine) le rendit un peu «chinois». Il est un «malentendu» plus qu'un «malentendant»... surtout par écrit: depuis un quart de siècle, ses articles dans la presse économique, technique, puis généraliste, ne sont publiés que par malentendu avec les éditeurs... et ne sont tolérés que par malentendu avec les lecteurs.